

BARREAU DE TOULOUSE

# Séance solennelle d'ouverture de la Conférence du Stage

21 Décembre 1968



Discours de M. le Bâtonnier MARTY



Eloge du Bâtonnier PIGASSE

par M<sup>e</sup> Albert MAMY

Avocat à la Cour  
Lauréat de la Conférence - Médaille d'or



Les Contestataires de la Renaissance

par M<sup>e</sup> Xavier PECH de LACLAUZE

Avocat à la Cour  
Lauréat de la Conférence - Médaille d'or



Imprimerie spéciale de la GAZETTE DES TRIBUNAUX DU MIDI  
28, allée Jean-Jaurès  
TOULOUSE

1969

# Les Contestataires de la Renaissance

par M<sup>e</sup> Xavier PECH de LACLAUZE

MONSIEUR LE PREMIER PRÉSIDENT,  
MONSIEUR LE PROCUREUR GÉNÉRAL,  
MONSIEUR LE BATONNIER,  
MESDAMES, MESSIEURS,  
MES CHERS CONFRÈRES,

Parler maintenant des contestataires du moment est un sujet brûlant.

Parler des contestataires d'antan, ceux de la Renaissance par exemple, est aussi intéressant et beaucoup moins périlleux.

Les contestataires de la Renaissance !

Le rapprochement de ces deux mots, dont l'un n'est pas encore français et l'autre l'est depuis longtemps, peut-il étonner ?

Non : la contestation n'a pas d'époque, elle est de tous les temps, elle n'a qu'un âge, celui de la jeunesse.

Cette jeunesse éternelle qui, secouant le Moyen Age, va ouvrir le temps des grandes révoltes qui ressemble à s'y méprendre au nôtre :

— les découvertes maritimes faisant surgir sur la mappemonde des continents inconnus ;

— les progrès techniques permettant grâce à l'imprimerie de diffuser largement la pensée ;

— la haine de la papauté due notamment au népotisme institué par les princes de l'Eglise ;

Vont amener à la suite de nos armées d'Italie une immense insurrection.

— C'est Luther et Calvin opposant avec audace la raison individuelle à la révélation dogmatique ;

— C'est Montaigne voilant de bonhomie un scepticisme inquiétant ;

— C'est sous un masque grossier mais jamais vulgaire la raillerie profonde de Rabelais, s'attaquant aux « inepties de la scholastique » et à la « fainéantise orthodoxe du cloître » ;

— C'est Athènes et Rome retrouvées et rajeunies.

L'esprit n'est plus figé, la pierre n'est plus morte, elle va revivre : c'est l'âge de la chair.

A la tête de notre pays un roi puissant : François I<sup>er</sup>.

A la tête de notre ville le Parlement et les Capitouls.

A sa base l'Université, et particulièrement la Faculté de Droit de « grande renommée ».

Transportons-nous si vous le voulez bien dans ce quartier réservé à l'Université, allons aux « Etudes ».

Ce lieu sacré s'étendait entre la superbe abbaye de Saint-Sernin, l'église du Taur et le couvent des Chartreux. Là, au pied du clocher gothique des Cordeliers, étaient situées les facultés ; à côté, aux alentours de la rue actuelle du Taur, on dénombrait quatorze collèges.

Les facultés et les collèges existant alors étaient loin d'illustrer l'architecture légère et raffinée de la Renaissance ; ces bastions du savoir étaient de véritables forteresses percées de peu de jours et dont la masse briquetée contribuait à écraser plus encore les nombreuses masures qui parvenaient à trouver place entre tous ces importants édifices de la foi et de la raison.

La vie grouillait dans les venelles. A l'ombre des couverts, sous les enseignes grinçantes des artisans et boutiquiers, vivait le monde universitaire et religieux de notre ville : clercs, écoliers, étudiants, professeurs.

Aux croisements des rues, dans des niches de brique, étaient juchées des statues de la Vierge ou des Saints éclairées par un faible lumignon, entretenu par la foi populaire.

A certains carrefours on voyait des croix de pierre qui portaient grossièrement sculptés : prières, ordres du Parlement ou récits de souvenirs tragiques, malheureusement nombreux dans ce quartier cosmopolite.

Le cadre étroit, les espaces verts peu nombreux n'empêchaient pas les étudiants de travailler. De Mesmes nous indique : « Ils étaient debout à 4 heures du matin et, ayant prié Dieu, allaient à 5 heures du matin aux Etudes avec leurs gros livres sous le bras, oyaient toutes les lectures, en suite après leur dîner lisaient par forme de jeu Sophocle ou Aristophane ou Euripide, et quelquefois Démosthène, Cicéron, Virgilius, Horatius, et le soir encore après souper lisaient en grec et en latin ».

Les jours de fête étaient heureusement nombreux qui permettaient un délassement nécessaire.

Les écoliers studieux allaient-ils peut-être alors, imitant Pantagruel, voir les beaux livres d'une quelconque librairie Saint-Victor, tels que les « Fariboles de droit », la « Complainte des avocats sur la réformation », le « Chat-fourré des Procureurs », la « Bedondaine des Présidents » et, enfin, pour les plus savants, le « Pantofla decretorum » ou le « Brageta juris ».

Nous ne traiterons pas de ce dernier ouvrage, de mémoire d'érudit il ne fut jamais contesté.

La contestation, si elle est de tous les temps, était à ce moment-là de tous les jours. Elle trouvait une base solide dans l'organisation même des étudiants.

Ceux-ci « étant venus de diverses et lointaines nations pour apprendre et s'adonner à la loy civile » eurent l'idée de s'organiser en nations :

- la nation de Provence, comprenant notamment les Italiens ;
- la nation Française où autour des Parisiens se groupaient les Bretons, les Bourguignons et même les Auvergnats ;
- la nation Gasconne avec les Languedociens et les Rouergats ;
- les nations d'Espagne, d'Allemagne, d'Angleterre.

Ces nations qui avaient chacune à leur tête un prier, élu parmi ses ressortissants, entraient souvent en conflit soit entre elles, soit contre le Parlement et les Capitouls.

Enfin, elles étaient de toutes les luttes doctrinales, politiques, religieuses.

L'une des causes principales d'affrontement des nations entre elles était l'occupation des Etudes.

Le « Livre Rouge de la Nation de Provence » nous rapporte un conflit ayant opposé les nations Provençale et Gasconne à la nation Française.

La situation est simple : la nation Française occupe les Etudes, les nations Gasconnes et de Provence s'y rendent pour la déloger : « Monsieur Cauchon, prier de Gascogne, avec sa troupe armée de corselets, hallebardes, épées à deux mains et autres armes, du côté du Bazacle, et monsieur le Prier de Provence armé d'un corps de cuirasse, la hallebarde au poing, avec sa troupe aussi bien armée jusqu'aux dents, de l'autre côté du Pérou, se rendirent maîtres des Etudes et firent quitter la place aux dits Français, lesquels ont été si bien poursuivis que dans leur propre logis avaient des soufflets, coups de pied et étaient désarmés. »

Il n'y eut pas, pour une fois, d'effusion de sang, et l'on peut supposer que l'affaire se termina chez le prier des vaincus où tout

le monde fut, selon les mots du chroniqueur, « honorablement traité avec abondance et belle diversité de viandes ainsi que bal avec belle troupe de damoiselles ».

Mais la lutte devenait beaucoup plus âpre lorsque les « Fauroux » des Capitouls, violant le lieu sacré, se mêlaient de venir aux Etudes pour faire observer les nombreux arrêts du Parlement interdisant le port des armes.

L'ordre était alors sérieusement troublé, les badauds fuyaient, les bourgeois tremblaient et comptaient leurs écus.

Dans cette lutte il y avait des torts des deux côtés.

Les étudiants, toujours armés jusqu'aux dents, n'observaient pas la prohibition du port d'arme, mais les Capitouls violaient, quant à eux, l'interdiction royale d'approcher des Etudes de moins de cinq cents pas.

Cette lutte atteindra son point culminant lorsque les Capitouls, par haine du Parlement, livreront les portes de la ville aux huguenots.

Les étudiants se sépareront : les uns iront avec les huguenots autour du Capitole, les autres avec les parlementaires et l'armée catholique du comte de Foix autour de l'hôtel d'Assézat.

Immenses incendies, abominables tueries dont l'histoire de notre ville ne peut malheureusement pas s'enorgueillir.

Mais ces débordements n'étaient que le terme d'une évolution constante amenant les hommes et les idées à s'affronter jusqu'au paroxysme.

Le bouillonnement intellectuel intense qui amenait, serrés et entassés, 4.000 étudiants au cours du recteur Jean de Coras explique ces désordres précédés de beaucoup d'autres.

Ainsi par exemple, lorsque les étudiants, mécontents d'un arrêt du Parlement destiné à réprimer les troubles à la Faculté de Droit, y vinrent en masse brisant tout sur leur passage, mettant même le feu à la Faculté.

Pour punir un tel crime des otages furent pris, mais, reflet de cette époque magnifique et de son âge merveilleux, un étudiant s'offrit spontanément comme le premier et seul coupable et expia sur la croix ce forfait collectif et anonyme.

Dans ce moment troublé des hommes courageux, parfois venus d'ailleurs, se révélaient.

Les étudiants, ne s'y trompant pas, les mettaient à leur tête : ce fut le cas d'Etienne Dolet, premier orateur de la nation Française.

Etienne Dolet, dont l'éloquence sera particulièrement avivée par le supplice de son maître, l'éminent professeur Boyssonnet qui, soupçonné d'hérésie, dut, revêtu d'une chemise, la hart au

cou, portant à la main une torche de cire, subissant les harangues de l'inquisiteur, abjurer humblement sur la place publique.

On comprend la colère de Dolet contre les magistrats toulousains, ceux qu'il appelait « ces superbes autocrates qui s'arrogent une autorité absolue dans l'empire du droit » et qui non contents d'humilier son maître, avaient interdit le groupement en nation.

Cette colère revit dans ses harangues :

« Nous pratiquons avec eux la même religion, nous vivons soumis au même gouvernement, nous parlons à peu près la même langue, eh bien toutes ces considérations ne les empêchent pas de nous traiter en étrangers, que dis-je, en ennemis, et de nous interdire contre toute justice divine et humaine le privilège de l'association, le bonheur de l'amitié. Qui ne verrait dans de semblables actes l'hallucination de gens ivres plutôt que de nobles décisions, des accès de folie plutôt que des oracles de sagesse ? »

Pinache, orateur des Aquitains, et qui ne fut certainement pas avocat, défendit mal les magistrats de notre ville, ce qui lui valut cette prise à partie :

« Qui donc prétend venger l'honneur du Parlement ? C'est toi, terrible Pinache ? Approche, valeureux champion, viens me terrifier sous le double éclair de tes yeux caves et féroces, tourne contre moi ta face de bête fauve, ta barbe de satyre velu, déchire-moi de ta bouche impudente, couvre-moi de ta bave impure et pour en finir d'un seul coup, fais-moi traîner dans les cachots de cette bonne ville. »

Hélas ! Dolet fut bon prophète. Emprisonné puis exilé, il périt sur l'échafaud.

Les étudiants n'étaient pas les seuls à connaître le triste privilège d'une mort brutale, témoin Jean de Coras, ce recteur fameux, pendu en robe rouge à l'orme du Palais.

C'est sans doute au moment de ces débordements que Rabelais fit venir Pantagruel à Toulouse :

« Où celui-ci, nous dit-on, apprit fort bien à danser et à jouer de l'épée à deux mains comme est l'usage des écoliers de la dite Université, mais il n'y demeura guère quand il vit qu'ils faisaient brûler leurs Régents tout vifs comme harengs saurets disant : « A Dieu ne plaise qu'ainsi je meure car je suis de ma nature assez altéré sans me chauffer davantage. »

\*\*\*

Toutes les contestations ne se terminaient pas de façon aussi déplorable.

Celle dont fut l'objet Cujas de la part d'un étudiant particulièrement doué qui n'allait pas tarder à porter un nom illustre,

celui de Jean Bodin, se termina par un départ prudent du prince des jurisconsultes.

A vrai dire Cujas ne craignait pas les critiques de Bodin qui, faisant feu de tout bois, voulut s'allier les avocats en déclarant que Cujas les avait qualifiés de « vautours en robe noire ».

Il est évident qu'un homme aussi intelligent n'a pu penser et dire cela.

En réalité Cujas, qui avait quelque sympathie pour la Réforme — il mourut protestant — craignait l'intransigeance du Parlement de Toulouse et c'est sous d'autres cieus qu'il méritera le surnom de « Papinien Français ».

Tout n'était que ruines, et par un de ces étonnants contrastes qui font l'originalité de ce siècle, à travers les bûchers, les massacres, les combats, la tolérance et la liberté cheminent.

C'est le passé qui a reçu les coups mortels, l'avenir se prépare.

L'enseignement routinier et stérile des Universités qui encombrait la mémoire des étudiants sans développer leur sens critique sera bousculé par les humanistes.

L'humanisme, moins soucieux du salut dans la vie future que du bonheur dans la vie présente, et, paradoxalement, la Réforme qui puise elle aussi à la source du libre examen des textes, condamné par la Sorbonne, vont amener l'idée de tolérance.

On se souviendra du mot du Chancelier de l'Hospital : « Le couteau vaut peu contre l'esprit ».

Montaigne triomphera, qui voulait une sagesse « gaye et sociale », et les Thélémites dans leur abbaye éternelle, gavés de savoir et enivrés de joie, chanteront la beauté.

C'est l'hôtel d'Assézat.

Ce sont ces châteaux « plus nombreux, plus nerveux, plus fins que des palais ».

La peinture, la sculpture, la musique, la céramique suivent l'architecture.

C'est le prodigieux foisonnement de la vie littéraire et l'enthousiasme débordant de la nation qui s'éveille, de la France « mère des Arts » à la recherche de la beauté.

« Ah, Beauté, vous n'êtes rien que la Liberté naissante ! »

Contestataires de la Renaissance, vous avez conquis le principe de votre liberté, vos successeurs en obtiendront-ils les moyens ?

Un romancier contemporain, par ailleurs ministre, nous répondra peut-être :

« Comme celles de Dieu, les voies du destin sont détournées. Notre plus grande efficacité ne peut plus être assurée que par notre plus grande volonté de liberté. »